

L'observatoire des Territoires d'industrie

présente :

son 34^e séminaire

TROIS VALLÉES PRÊTES À SOULEVER DES MONTAGNES

Simon EDELBLUTTE, professeur de géographie à l'Université de Lorraine
Marion ÉTIENNE, directrice générale de Numalliance
Yves GAIFFE, président des établissements Gaiffe
Paul de MONTCLOS, président-directeur général du groupe Garnier-Thiebaut
Anaïs GARCIA, directrice du service développement économique
à la Communauté d'agglomération de Saint-Dié-des-Vosges

Le 24 juin 2024

EN BREF

Issu du redécoupage du département des Vosges initialement labellisé dans sa totalité Territoire d'industrie, le territoire des Trois Vallées réunit les intercommunalités de Bruyères, Gérardmer et Saint-Dié-des-Vosges, où l'industrie est présente depuis des siècles, à travers des secteurs d'activité variés. La géographie montagnaise des Vosges, autrefois un atout pour l'industrie grâce à la force motrice de l'eau, est devenue plutôt une contrainte, notamment en matière de mobilité. En revanche, les industriels vosgiens se montrent aussi dynamiques que résilients. Ils s'engagent dans le programme Territoires d'industrie avec l'espoir, notamment, que le dialogue et la coopération deviendront plus faciles avec l'administration.

Compte rendu rédigé par Elisabeth Bourguinat

L'observatoire des Territoires d'industrie est un projet financé par la Banque des Territoires, l'Institut pour la Recherche de la Caisse des Dépôts, La Fabrique de l'industrie, l'Agence nationale de la cohésion des territoires et Intercommunalités de France, mis en œuvre par La Fabrique de l'industrie.



1 Une montagne industrielle entre héritage et renouveau

Simon Edelblutte

La géographie est une science humaine et sociale dont le débouché principal est l'aménagement du territoire. Je travaille depuis vingt-cinq ans sur les paysages et les territoires de l'industrie, en cherchant à relier la réalité actuelle au passé industriel, que celui-ci prenne la forme d'héritages industriels actifs ou non, abandonnés ou patrimonialisés. Étant né à Épinal, je me suis beaucoup intéressé au cas du massif vosgien, en particulier en ce qui concerne l'industrie textile.

Une montagne densément peuplée et industrielle

Le massif vosgien est le plus densément peuplé de France. Très urbanisé, il se caractérise par de petites villes en enfilade le long des cours d'eau tels que la Moselle, la Moselotte, la Vologne ou la Meurthe.

L'industrie y est très présente, à travers le textile, mais aussi le bois, la papeterie, la métallurgie, les équipements auto, ou encore l'agroalimentaire. En valeur absolue, le département des Vosges est moins industrialisé que l'Île-de-France ou la région lyonnaise, mais, en valeur relative, que ce soit en part des postes industriels dans les établissements actifs ou en part d'ouvriers parmi les emplois, il compte parmi ceux dans lesquels l'industrie tient la place la plus importante.

C'est ce qui a conduit les autorités à accorder le label Territoire d'industries au département des Vosges. Ultérieurement, ce label a été fractionné et attribué à plusieurs territoires vosgiens plus ciblés, dont certains se trouvent dans le département des Vosges, comme celui des Trois Vallées, et d'autres dans le Sud Alsace, l'Alsace centrale ou les Vosges saônoises. Au total, une grande partie du massif vosgien est labellisée Territoires d'industrie.

De l'eau, de la main-d'œuvre, des systèmes paternalistes

La présence importante de l'industrie dans le massif vosgien s'explique, d'abord, par sa géographie. La montagne était, historiquement, favorable à l'industrie, en raison de la présence de l'eau comme force motrice puis pour la production d'électricité. Par ailleurs, l'hiver, la main-d'œuvre agricole y était disponible pour développer des savoir-faire artisanaux qui ont été utiles au développement industriel à partir du XIXe siècle. Dans les Vosges, l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne a encore renforcé encore cette industrialisation.

Les établissements industriels vosgiens étaient généralement organisés selon un modèle paternaliste. À Bruyères, le système industriel Veyrier comprenait une usine de bérêts basques, qui a fonctionné entre 1919 et le milieu des années 1960, entourée de bureaux, d'un bâtiment de

stockage des bérêts, de la maison du patron, de celle des cadres et de plusieurs cités ouvrières. On retrouve ce type de dispositif partout le long des vallées de la Vologne, de la Moselle ou de la Moselotte. Ils sont à l'origine des conurbations linéaires que j'évoquais en commençant, très présentes aussi bien du côté lorrain du massif vosgien que de son côté alsacien, voire en Franche-Comté.

Une dilution dans le paysage

Depuis le dernier tiers du XXe siècle, avec la mondialisation de l'économie, la montagne présente moins d'atouts que d'autres zones géographiques, comme les métropoles ou les villes du littoral, qui peuvent plus facilement recevoir des matières premières et exporter des produits finis. Dans les Vosges, la crise industrielle a affecté de façon particulièrement marquée le secteur textile, ce qui s'est traduit par l'apparition de friches industrielles et par de nombreuses démolitions de bâtiments industriels. En effet, après la phase de deuil, beaucoup d'élus ont eu envie de tourner la page de ce qui apparaissait comme un échec.

L'héritage industriel s'est alors peu à peu dilué dans le paysage. À Trougemont, par exemple, dans la commune de Basse-sur-le-Rupt, l'usine à shed, fermée dans les années 1950, a finalement été détruite, à l'exception de sa cheminée en granit. En revanche, le hangar, la maison du patron, la maison sociale et les casernes ouvrières ont été réhabilités.

Une industrie qui renaît mais reste discrète

Malgré ces nombreuses fermetures, l'industrie est toujours présente dans le massif vosgien. Certaines entreprises ont non seulement survécu, mais se sont développées, notamment grâce à l'innovation et à la montée en gamme. Paul de Montclos, présent parmi nous, a été l'initiateur du label Vosges Terre Textile, qui met en valeur les savoir-faire du territoire. Par ailleurs, de nouveaux investissements ont été réalisés à la fin du XXe siècle et au début du XXIe, avec par exemple la papeterie Norske Skog à Galbey, les usines textiles Inathera, à Nomexy, et 1083, à Rupt-sur-Moselle, ou encore la fabrique de vélos électriques Moustache Bikes à Thaon-les-Vosges.

En revanche, à une époque où l'industrie ne paraissait plus aussi essentielle à l'économie française – on se souvient du patron d'Alcatel, Serge Tchuruk, annonçant qu'il voulait désormais « *une entreprise sans usines* » – l'industrie s'est faite plus discrète dans le paysage que par le passé. Elle s'installe désormais dans des « boîtes à chaussures » implantées à la périphérie des villes et qui se ressemblent toutes, quelle que soit l'activité.

Cette discrétion est également liée au risque d'opposition des populations riveraines lorsqu'une usine devient plus importante, en raison de la mauvaise image persistante de l'industrie en matière environnementale. J'en ai discuté, par exemple, avec des industriels de la chimie en Basse-Seine, dont les énormes usines sont mal acceptées par la population, ce qui freine leur développement.

Valoriser le patrimoine industriel

La réindustrialisation passe par le fait d'obtenir une meilleure acceptation des implantations industrielles de la part de la population, ce qui me semble passer, en premier lieu, par la valorisation de l'héritage industriel. Au-delà du « patrimoine-alibi », tel qu'on peut l'observer à Gérardmer, avec la conservation d'une cheminée au milieu du parking d'un centre commercial, certains industriels choisissent de réhabiliter d'anciens bâtiments, comme à l'usine Tricotages

des Vosges de Vagney, qui produit les chaussettes haut de gamme de la marque Bleuforêt. Non seulement la cheminée, devenue inutile, a été préservée et repeinte, mais l'usine à shed a été rénovée avec un bardage métallique et l'ancienne centrale électrique est entretenue et présentée aux clients et visiteurs.

On assiste aussi à la patrimonialisation proprement dite de l'héritage industriel, avec, par exemple, l'installation d'un musée du textile dans une ancienne usine de Ventron, la création du parc patrimonial et économique de Wesserling, qui associe un musée et des activités commerciales, ou encore l'octroi du label Patrimoine mondial de l'UNESCO à l'usine Claude-et-Duval de Saint-Dié-des-Vosges, au titre de l'œuvre de Le Corbusier.

S'ancrer dans le paysage

L'industrie doit désormais soigner son image et se faire connaître, au lieu de se cacher comme elle l'a fait pendant plusieurs décennies. Elle ne doit pas hésiter à s'ancrer dans le paysage. Au XIXe siècle, les industriels cherchaient généralement à se distinguer et à marquer le paysage par leurs constructions. C'est le cas de l'ancienne usine textile de Vincey, à Portieux, un bâtiment original doté d'un beffroi et de créneaux évoquant le Moyen Âge. Aujourd'hui, à nouveau, certains industriels recherchent une signature architecturale. Ainsi, l'entreprise Fiberlines, implantée à Middlefart, au Danemark, a fait appel à un architecte pour concevoir une usine dont la forme très originale est visible depuis l'autoroute.

Relier le présent au passé

Pour parvenir à une pleine acceptation de la réindustrialisation, il faut travailler sur la mémoire, avec ses héritages à la fois positifs et négatifs, et relier l'industrie du présent à celle du passé. Ce lien a parfois été un peu renié ou occulté, mais il ne s'est jamais complètement brisé. Aujourd'hui, il est renforcé par des programmes tels que Territoires d'industrie, les pôles de compétitivité ou France relance.

2 **Le groupe Garnier-Thiebaut**

Paul de Montclos

L'entreprise que je dirige a été fondée il y a 190 ans, dans les montagnes, pour bénéficier de la force motrice de l'eau, comme l'a expliqué Simon Edelblutte. Avec la mondialisation, ce qui était un atout est devenu une contrainte. Du fait de notre situation géographique, nous n'avons pas accès facilement aux trains, aux avions ni aux bateaux, ce qui nous complexifie la tâche.

Heureusement, l'une des grandes qualités des Vosgiens est d'être travailleurs et d'aimer ce qu'ils font. Il faut leur expliquer pourquoi ils le font, sans quoi ils ne vous suivent pas mais, une fois qu'ils adhèrent au projet, ils sont capables de passer à travers un trou de souris. Une autre de leurs qualités est d'être résilients. Je connais des patrons de PME ou d'ETI qui ne se sont pas rémunérés pendant des mois ou même des années pour réussir à passer le cap. Face aux difficultés, notre réflexion est toujours de chercher des solutions.

Dans mon entreprise, nous avons pris conscience que, si nous voulions rester ici, nous devons donner à nos clients des raisons de payer les produits que nous fabriquons plus cher qu'ailleurs. Nous sommes donc passés d'une production de textile au kilomètre à une production de petites

séries, avec beaucoup de services. Ceux qui visitent notre usine sont toujours étonnés de voir autant de monde dans les bureaux. Cela s'explique par le fait que nous sommes très innovants, que nous parlons 16 langues ou encore que nous livrons nos colis dédouanés. Nous nous efforçons ainsi de combiner notre caractère latin et sa créativité, le caractère germanique avec son exigence de qualité et de bonne organisation, et aussi, grâce à notre filiale américaine, le caractère anglo-saxon, marqué par le sens du service.

Désormais, on nous appelle depuis des pays lointains pour équiper un hôtel ou un restaurant, à la fois parce que nos produits plaisent et parce que nous sommes capables de répondre très rapidement et de nous adapter à la demande.

Cette agilité est indispensable dans un monde où tout bouge continuellement. Certains de mes confrères, que ce soit dans les Vosges ou ailleurs, ont une belle marque mais produisent toujours la même chose et courent le risque d'une « momification ». En ce qui nous concerne, nous pouvons être fiers de notre parcours. Il y a trente ans, l'entreprise Garnier-Thiebaut était appelée « *la vieille dame de Gérardmer* ». Aujourd'hui, la vieille dame a bien rajeuni !

3 Le label Vosges Terre Textile

Le label Vosges Terre Textile est né, il y a une douzaine d'années, de la volonté des industriels vosgiens situés en amont de la confection textile, c'est-à-dire pratiquant la filature, le tissage, le tricotage et l'ennoblissement. À l'époque, les IGP (indications géographiques protégées) n'existaient pas et nous avons eu l'idée de créer une AOC (appellation d'origine contrôlée) dotée d'un cahier des charges et d'une charte. L'objectif était de garantir aux donneurs d'ordres et aux consommateurs que les produits étaient authentiquement fabriqués dans la région.

C'était une démarche ambitieuse car nous étions tous peu ou prou concurrents. Souhaitant mettre en valeur des circuits courts, nous avons dû apprendre à travailler ensemble. Aujourd'hui, notre usine tisse des produits pour certains de mes confrères, et d'autres impriment certains de nos tissus.

Cette démarche a été un tel succès que d'autres régions ont voulu s'associer à notre démarche. Aujourd'hui, il existe 7 labels régionaux fédérés par France Terre Textile.

Pour les 350 salariés de Garnier-Thiebaut, c'est une grande source de fierté. Durant des années, ils ont vu l'industrie textile se contracter de plus en plus avec, notamment, l'effondrement du groupe Boussac, un véritable traumatisme. Le label a contribué à redonner de la visibilité à la filière, à rappeler qu'il existe dans notre territoire des savoir-faire de grande qualité et des usines où l'on eut s'épanouir, à un moment où il est particulièrement difficile de recruter.

4 Les défis

Nous sommes cependant confrontés à plusieurs défis. Certains distributeurs n'aiment pas beaucoup les marques d'industriels qui les contraignent à une certaine forme de communication.

Heureusement, nous commençons à recevoir l'appui de quelques grandes marques nationales, comme Armor Lux, qui vient de rejoindre notre fédération et va nous apporter son appui.

Un autre défi est le financement des investissements, car les PME sont souvent sous-capitalisées et, dans un monde qui change vite, il n'est pas facile d'investir sur du long terme. La durée de vie d'une machine à tisser est de dix ou quinze ans alors que, parfois, nous ne savons pas ce qui va se passer dans trois semaines. C'est sur cette ligne de crête que nous devons continuer à avancer.

5 La filière vosgienne du bois

Yves Gaiffe

Les arbres poussent à profusion dans le massif vosgien et les différentes essences permettent de répondre à de nombreux besoins : le hêtre sert à fabriquer des meubles, de même que le chêne, également utilisé pour la production de tonneaux ; le sapin épicéa est employé comme bois de construction et le pin sylvestre pour l'aménagement de jardin. En particulier, le sapin des Vosges est reconnu, non seulement en France mais dans les pays limitrophes, comme un bois de construction très résistant.

Nous avons également la chance de disposer, sur notre territoire, de plusieurs écoles du bois, avec différents CFA (centres de formation des apprentis), le lycée André Malraux de Remiremont ou encore l'ENSTIB (École nationale supérieure des technologies et industries du bois) d'Épinal.

Par ailleurs, beaucoup d'entreprises implantées sur le territoire se chargent d'assurer la transformation du bois, qu'il s'agisse de fabriquer des panneaux avec les copeaux issus du sciage et agglomérés, des planches en lamellé-collé, des isolants, des maisons à ossature bois, des chalets. Ce marché de proximité absorbe une bonne partie de la production de bois des Vosges et la filière se porte donc plutôt bien et se développe.

6 Les établissements Gaiffe

L'entreprise Gaiffe a été créée par mes parents en 1965, sous la forme d'une scierie qui employait deux salariés. Elle s'est développée un peu chaque année jusqu'en 1980. À cette date, j'ai rejoint l'entreprise et nous avons décidé de nous lancer dans la deuxième transformation, c'est-à-dire de sécher le bois et de proposer des produits rabotés, prêts à l'utilisation. C'est un atout important par rapport à la plupart des scieries qui, en France, se contentent de livrer le bois brut. Or, le bois de construction doit impérativement être séché, sans quoi il « travaille », ce qui peut provoquer des désordres dans les bâtiments.

Cette nouvelle activité s'est développée jusqu'à représenter 85 % de notre chiffre d'affaires. Il y a dix ans, mes deux fils ont intégré l'entreprise et ont souhaité dynamiser la première transformation, c'est-à-dire l'activité de sciage initiée par leur grand-père. C'était un vrai défi car la scierie est vraiment un métier de base et nos concurrents sont de grands groupes scandinaves qui traitent d'énormes volumes de bois. Quand nous avons expliqué à nos banquiers que nous souhaitions investir 63 millions d'euros dans de nouvelles scieries, ils sont presque tombés de leurs chaises. Ils ont exigé que nous nous fassions accompagner également par un fonds

d'investissement, ce qui était pour nous une révolution intellectuelle. Comme on dit, « *on préfère toujours un petit chez soi à un grand chez les autres* ».

Nous avons cependant sauté le pas et pu investir ces 63 millions d'euros dans de nouvelles scieries équipées de scanners qui trient les grumes à leur arrivée, débitent entre 120 et 150 planches à la minute, puis les classent et les rangent. Cet investissement nous a permis de multiplier par dix notre activité de première transformation et, ainsi, d'alimenter la deuxième transformation, pour laquelle nous étions, jusqu'alors, obligés de faire appel aux bois scandinaves. Au passage, nous avons considérablement amélioré notre bilan carbone en réduisant le transport, mais aussi en dotant nos séchoirs d'une chaudière qui produit notre électricité et va nous permettre d'assurer notre autonomie énergétique.

Aujourd'hui, l'entreprise emploie 75 personnes et cherche désespérément à recruter...

7

Numalliance

Marion Étienne

Numalliance est une ETI spécialisée dans la fabrication et la conception de machines servant à transformer les métaux, notamment à travers la déformation à froid de fils et de tubes. Numalliance emploie actuellement 450 personnes, dont 180 dans les Vosges.

Notre croissance repose sur une diversification sectorielle (aéronautique, spatial, automobile, médical, ameublement, agriculture) et géographique : nous réalisons 80 % de notre chiffre d'affaires à l'export, dont la moitié en Europe et la moitié à l'international, avec une forte présence en Amérique du Nord.

Nous accordons également une grande place à l'innovation. Près du tiers de nos 450 collaborateurs travaillent dans nos bureaux d'études, en mécanique, électricité, automatismes, logiciel ou robotique.

Enfin, nous veillons à assurer à nos clients un niveau important de service, ce qui nous a conduits, depuis plus de dix ans, à ouvrir des filiales aux États-Unis, au Mexique, en Chine, en Inde ou encore au Brésil, pour être en mesure de bien conseiller nos clients, d'installer nous-mêmes les machines et de former leurs utilisateurs, puis d'assurer la maintenance et la vente de pièces détachées. Nous sommes désormais implantés dans 17 sites à travers le monde, sous forme de filiales technico-commerciales mais aussi de sites d'ingénierie et de production.

Nous avons par ailleurs acquis des entreprises aux savoir-faire complémentaires des nôtres. Désormais, par exemple, nous sommes en mesure de fabriquer les machines servant à cintrer les tubes, celles destinées à les façonner et celles permettant de les couper, ce qui permet à nos clients d'avoir un seul fournisseur pour l'ensemble de leurs équipements et de ne pas avoir besoin d'intégrer par eux-mêmes les différents savoir-faire.

8

Attirer les jeunes vers l'industrie

Notre développement s'est appuyé sur les compétences, l'expertise et les savoir-faire que nous avons trouvés dans nos bassins d'emplois et dans les sociétés que nous avons rachetées. Pour continuer à grandir, nous devons attirer les jeunes qui constitueront nos équipes de demain.

Chaque année, nous accueillons entre vingt et trente alternants et entre trente et quarante stagiaires. Pour les stages de découverte de 3e ou de 2nde, plutôt que de confier aux élèves des petites tâches administratives sans intérêt, nous leur demandons de se rendre dans les différents services de l'entreprise et de discuter avec des personnes ayant des cursus variés de façon à avoir une vision aussi complète que possible de la diversité des métiers de l'industrie. Cela nous prend du temps mais cela nous paraît important.

Au-delà des stages, nous ouvrons de plus en plus nos portes aux collèges, lycées, IUT et écoles d'ingénieurs pour montrer aux jeunes que l'industrie peut être très technologique et très internationale, et que les usines peuvent être propres, lumineuses et même « fun », avec de la musique dans les ateliers.

Nous avons la chance, à Saint-Dié, d'avoir un lycée technique très dynamique, le lycée Beaumont, qui accueille beaucoup de formations différentes, et un IUT dont trois formations sont dédiées à l'industrie (automatismes, informatique et audiovisuel). Depuis peu s'y est ajoutée une formation au tourisme. Peut-être pourra-t-elle éveiller les étudiants à l'intérêt de lier le patrimoine ancien et nouveau, comme le suggère Simon Edelblutte ? Nous cherchons en permanence à mener des projets en commun avec ces institutions.

Nous avons également participé aux Cordées de la réussite, une démarche de mentorat destinée aux jeunes, avec pour objectif de déconstruire les idées reçues, de lever les obstacles et de contribuer à féminiser l'industrie en démontrant que ses métiers ne s'adressent pas qu'aux hommes.

9

Le programme Territoires d'industrie

Anaïs Garcia

Comme cela a été indiqué, c'est, dans un premier temps, l'ensemble du département des Vosges qui a été labellisé Territoires d'industrie. Dans un deuxième temps, plusieurs territoires distincts ont été définis, dont celui des Trois Vallées, composé des intercommunalités de Saint-Dié-des-Vosges, de Bruyères et de Gérardmer, qui faisaient déjà partie du PETR (pôle d'équilibre territorial et rural) du pays de la Déodaté.

Dans le but d'être aussi proches que possible des industriels mais aussi des habitants et des usagers, on nous a demandé, dans le cadre du programme Territoires d'industrie, de proposer deux référents pour chaque collectivité, un élu et un industriel. En tant que collectivité, il est très intéressant de pouvoir nous appuyer sur ces binômes, en plus des partenaires classiques

avec lesquels nous travaillions déjà beaucoup, comme les centres de formation ou les chambres consulaires.

Nous avons commencé à élaborer un projet de Territoire d'industrie des Trois Vallées avec l'ambition, plutôt que de recréer de l'industrie, de valoriser et de développer celle qui est déjà présente. Nous n'avons pas l'intention de gommer l'histoire mais, au contraire, de nous appuyer sur le passé pour redynamiser le territoire.

Pour commencer, nous avons décidé d'organiser des moments d'échanges réguliers entre les industriels des trois intercommunalités afin de recenser leurs besoins par rapport aux quatre piliers du programme Territoires d'industrie : compétences, innovation, foncier et transition.

À partir du mois de juillet 2024, nous allons réunir des groupes de travail thématiques auxquels participeront des techniciens des intercommunalités afin de répondre le plus rapidement et efficacement possible aux besoins exprimés par les industriels. L'objectif est de mener des actions de court terme qui permettront, au passage, de bien identifier les problématiques de moyen et long terme.

Les premiers échanges ont mis en évidence deux ensembles principaux de besoins à court terme. L'un est lié à la main-d'œuvre (comment attirer et fidéliser des collaborateurs, comment sécuriser leurs parcours en leur offrant des formations qualifiantes et certifiantes ?) et l'autre à la transition écologique (comment préserver l'environnement tout en réduisant les charges de l'entreprise et en améliorant sa compétitivité ?).

Deux questions à plus long terme ont également émergé, celle du foncier et des friches industrielles, très importante pour l'implantation de nouvelles unités sur notre territoire ; et celle de l'écosystème d'innovation.

Yves Gaiffe

Au sein de chacune des filières présentes dans les Vosges, les industriels se connaissaient déjà entre eux, mais le programme Territoires d'industrie nous donne l'occasion de rencontrer également les acteurs des autres filières. Cela nous permet de prendre conscience que nous rencontrons tous les mêmes difficultés, notamment dans le recrutement et dans la mobilisation du foncier.

J'espère que ce travail en commun va nous permettre d'instaurer de meilleures relations avec l'administration. Trop souvent, en effet, les entreprises et l'administration se regardent en chiens de faïence, les premières ayant le sentiment que l'administration n'est pas prête à les écouter ni à les accompagner dans leurs projets. Peut-être d'ailleurs s'agit-il de fausses impressions, mais ce programme peut contribuer à les lever.

1

L'attractivité des usines

Marion Étienne

Au cours de son exposé, Simon Edelblutte a montré une photo de l'usine de Numalliance telle qu'elle se présentait au début des années 2000. Je tiens à préciser qu'en 2017, nous avons réalisé une extension de ce bâtiment et que, plutôt que de l'étendre sous le format « boîte à chaussures », nous avons choisi de monter un étage et de le décorer de drapeaux pour rendre le bâtiment plus visible et attractif. De fait, quand nous recevons des candidats habitant le village dans lequel nous sommes localisés, Saint-Michel-sur-Meurthe, ils nous disent souvent qu'avant cette transformation, ils ne savaient pas qu'il existait une usine à cet endroit.

Simon Edelblutte

Cela me paraît effectivement un levier très important pour attirer des collaborateurs vers l'industrie. L'entreprise Gris Découpage, située entre Nancy et Metz, en bordure de l'échangeur de Lesménils, a procédé de la même façon que vous à l'occasion de l'agrandissement de son usine, avec un décor qui marque le paysage et la rend plus visible. Cela permet de faire savoir qu'il existe à cet endroit une entreprise dynamique, qui crée des emplois, et de donner envie d'aller y travailler.

Paul de Montclos

Pour ma part, après avoir visité l'usine d'Yves Gaiffe, qui l'a très bien décorée avec du bois, je voulais en faire autant dans la mienne, pour la rendre plus attractive, et j'avais même préparé un budget pour cela. Malheureusement, je n'ai pas été autorisé à réaliser ces travaux car il s'agit d'un bâtiment inscrit et on ne peut pas y toucher.

Si je me suis engagé dans le programme Territoires d'industrie, c'est parce que j'espère, moi aussi, que nous allons parvenir à nous écouter davantage, entre industriels, élus et administration, au lieu de rester chacun dans notre ligne d'eau.

Avec l'administration, nous avons parfois l'impression d'avoir à faire surtout à des contrôleurs plutôt qu'à des personnes cherchant à nous faciliter le travail. Nous souhaiterions un peu de simplification et de l'accompagnement.

Peut-être que je rêve, mais j'espère sincèrement que ce programme va nous aider à « casser les murs ».

Yves Gaiffe

Lors de la réunion organisée à la communauté d'agglomération de Bruyères, plusieurs besoins se sont exprimés parmi les industriels, comme « *Il n'y a pas de crèche dans le secteur* », ou « *Il*

n'y a pas de restaurant collectif ». Certains salariés, qui habitent à 30 ou 40 kilomètres de leur usine, doivent se débrouiller sans cantine à midi. Certains industriels ont lancé l'idée d'une petite salle de sport avec un endroit convivial pour déjeuner. Si ce genre de projet pouvait aboutir, cela contribuerait aussi à améliorer l'attractivité de nos usines.

2 Quel profil de territoire ?

Un intervenant

Depuis la création de l'Observatoire des territoires d'industrie, nous avons découvert des profils de territoires assez différents. Certains sont monothématiques, comme celui qui concentre pratiquement toute la filière de production du cognac, depuis l'amont jusqu'à l'aval. D'autres, tout aussi prospères, comprennent des filières très différentes, qui ne travaillent pas particulièrement ensemble. Certains territoires ont une culture très forte et montrent un certain « chauvinisme », mais ce n'est pas vrai partout. Certains sont animés par une grande figure titulaire, mais d'autres n'en ont pas besoin pour fonctionner.

Quel est le profil de votre territoire ? Ou, pour le formuler autrement, que vous êtes-vous découvert en commun en participant aux réunions de Territoires d'industrie ?

Paul de Montclos

Nous sommes encore au début de l'histoire et il n'y a que quelques mois que nous travaillons ensemble.

Les exposés ont montré que notre industrie est multi-sectorielle et qu'elle est composée essentiellement de PME et d'ETI. Nous n'avons pas de figure tutélaire particulière. En revanche, nous sommes très attachés à notre territoire. Personnellement, je suis arrivé dans les Vosges il y a trente ans, mais mes enfants sont nés ici et il n'est pas question pour eux que l'on abîme ce territoire ! Nous sommes tous aussi passionnés par nos différents métiers. Je crois que ce que nous partageons, c'est l'envie d'avancer, de nous développer, de transmettre.

Nous nous heurtons également aux mêmes difficultés, notamment aux contraintes de la géographie physique. Mon usine, par exemple, est trop petite, mais je ne peux pas l'agrandir car elle se situe en zone inondable. Comment faire ?

Autre exemple, Gérardmer est devenue une ville très touristique et nos jeunes collaborateurs sont obligés de faire quinze ou vingt kilomètres pour venir travailler car ils n'ont pas les moyens de se loger sur place. Or, pour se déplacer, il faut posséder une voiture et payer l'essence. En l'absence de voies vertes, venir à vélo est trop dangereux.

3 La mobilité

Marion Étienne

La mobilité est effectivement un sujet important. Aujourd'hui, les jeunes passent moins souvent le permis de conduire qu'avant et, lorsqu'ils nous contactent pour candidater, ils nous demandent :

« *Mais comment faire pour venir chez vous ?* » Il existe bien une gare à Saint-Michel-sur-Meurthe mais presque aucun train ne s’y arrête. Certains candidats sont sportifs et seraient prêts à venir à vélo ou à pied, mais les routes ne s’y prêtent pas. De notre côté, nous essayons de mettre en place des solutions de covoiturage, mais cela ne suffit pas.

Anaïs Garcia

Nous sommes en train d’y travailler.

Marion Étienne

Il est vrai qu’une ligne de train a été ouverte récemment entre Saint-Dié et Épinal, en passant par Bruyères. En revanche, à Gérardmer, il n’y a plus de train. Des choses se mettent en place, mais cela prend du temps.

4 Des visions à faire converger entre industriels et administration

Anaïs Garcia

Lorsque nous avons demandé aux membres du comité de pilotage quels étaient, de leur point de vue, les enjeux prioritaires du territoire, nous avons constaté que la vision des élus et celle des industriels n’étaient pas exactement les mêmes, ce qui démontre un besoin d’ajustement.

Je partage l’idée que la communauté d’agglomération doit être un facilitateur qui aide les entreprises à rester sur le territoire et à saisir les opportunités pour se développer.

Yves Gaiffe

C’est vrai que, souvent, nous devons renoncer à certains marchés faute de pouvoir nous développer. Si nous avons besoin de construire un nouveau bâtiment, par exemple, nous savons que cela nous prendra au minimum cinq ans. Une administration nous demande un dossier, elle met trois mois pour nous répondre, puis elle transmet le dossier à un autre service qui a lui aussi trois mois pour revenir vers nous, et ainsi de suite.

Je ne demande pas à pouvoir faire n’importe quoi et je suis respectueux de la réglementation, mais j’aimerais que l’on puisse se retrouver autour d’une même table et que chacun nous dise de quoi il a besoin pour que les choses aillent plus vite. Une entreprise n’a pas le temps d’attendre. Elle doit être réactive.

Je compte vraiment sur Territoires d’industrie pour enclencher cette dynamique. Actuellement, nos scieries nous permettent de répondre à 70 % du marché, le reste venant de l’extérieur, alors que nous disposons, dans les Vosges, d’une forêt sous-exploitée, qui grandit plus vite qu’on ne la coupe. Nous devrions unir nos efforts pour avancer.

Paul de Montclos

Pour ma part, je ne peux pas installer de panneaux solaires sur la partie avant du toit de notre usine principale, car le bâtiment est classé, ni sur la partie arrière car, étant situé au fond de la vallée, il n’y a pas de place suffisante. J’ai demandé à pouvoir installer des panneaux sur la deuxième usine, distante de douze kilomètres, pour produire de l’électricité en autoconsommation, mais cela m’a été refusé car l’autoconsommation industrielle n’est admise qu’à une distance de dix

5 Les formations

Intervenant

Vous avez évoqué le sujet du manque de compétences, tout en mentionnant plusieurs formations sur le territoire. Celles-ci sont-elles en trop petit nombre ? Manquent-elles d'attractivité ?

Paul de Montclos

Les problèmes ne sont pas les mêmes en fonction des secteurs. Dans le domaine du bois, par exemple, il existe de nombreuses formations. Dans le textile, plus aucune. La filière est longue, avec de nombreuses opérations successives, et il n'y aurait pas de quoi constituer une classe pour chacune de ces opérations. Nous avons d'ailleurs essayé de monter une école de production, un dispositif destiné aux élèves en rupture scolaire, et nous n'avons pas obtenu l'aval de la région, qui devait financer le projet à raison de 5 000 euros par élève.

Nous sommes donc obligés de former nous-mêmes nos collaborateurs, mais nous nous heurtons à deux difficultés. La première est un phénomène d'usure chez nos salariés, qui forment des jeunes et les voient repartir peu de temps après. Le deuxième est le fait que, dans la vallée, nous sommes quasiment en situation de plein-emploi et que, pour des raisons économiques, nous ne pouvons pas offrir des salaires de footballeurs. Or, nous avons besoin de personnes disposant d'une certaine qualification, même pour des emplois de magasiniers. Avant, il suffisait d'avoir des bras pour mettre des bobines en place. Aujourd'hui, il faut être capable de piloter des machines à commande numérique.

Marion Étienne

J'évoquais la chance que nous avons de disposer d'un lycée technique et d'un IUT très dynamiques, ainsi que d'un centre UIMM et d'une école d'ingénieurs située à Saint-Dié. Malheureusement, ces établissements rencontrent des difficultés à recruter des élèves, car ceux-ci ne sont pas intéressés par l'industrie.

C'est ce qui nous pousse à accueillir des collégiens et peut-être, demain, des scolaires car, à mon sens, c'est là que les difficultés commencent. Quand on demande à des élèves du primaire quels sont, dans leur salle de classe, les objets qui ont été fabriqués par l'industrie, aucun ne sait répondre et, lorsqu'ils ont une certaine connaissance de l'industrie, c'est avec une vision négative : « *Mes parents me disent que si je ne travaille pas bien à l'école, j'irai à l'usine* ». Les jeunes qui viennent visiter nos locaux prennent conscience que l'industrie ne correspond pas à l'idée qu'ils s'en faisaient.

CONTACT



ACCUEIL

01 56 81 04 15
info@la-fabrique.fr



EVENEMENTS & PARTENARIATS

Gabriel Meunier - 01 56 81 04 18
gabriel.meunier@la-fabrique.fr



RELATIONS PRESSE

Julie Celeste Meunier - 01 56 81 04 26
julie-celeste.meunier@la-fabrique.fr



la-fabrique.fr



la-fabrique-de-l'industrie